



Christian Doumet

Passim

Ils sont trois, assis sur les marches d'un immeuble récent. Trois qui prennent le frais de cette soirée d'octobre. « *Le théâtre, c'est par là.* » Ils nous montrent la perspective d'un chantier de béton gris silencieux à cette heure, les palissades, la profondeur d'une rue miteuse, trop vivement éclairée. D'autres rues, plus loin. Quelques piétons pressés. Comment décrire ce que délivre la parole en si peu de mots, dans un tel lieu ? Comment déplier toutes ses épaisseurs ? Les trois oisifs sont affables et goguenards ; ironiques et gentils ; désireux de plaire et impertinents tout à la fois. Le plus clair de leur intervention tiendrait en quelques mots : les uns les autres, nous nous sommes reconnus. Eux, pour ce qu'ils sont : des habitants de « *nos quartiers* » ; nous, pour ce que nous aimerions devenir : des spectateurs du théâtre de Gennevilliers arrivés de Paris-centre par la ligne 13 du métropolitain, et un peu égarés dans un paysage à la Koltès. « *J'espère qu'on ne sera pas déçu* » murmure derrière moi une autre migrante de la 13, vaguement inquiète. Elle aussi, elle a identifié les rôles.

Pas déçus du voyage, en effet, comme on dit par antiphrase... Le spectacle de François Tanguy auquel nous sommes venus assister s'intitule *Passim* : un mot savant d'abord, puisque latin, que Gaffiot rend par « *en tout sens, à l'aventure, de tout côté* » ; mais aussi par « *pêle-mêle, sans distinction* ». Nous devons comprendre qu'il joue également, pour l'occasion, avec *passé* et avec *passif*. Tout le passif d'un passé livré pêle-mêle, sans distinction : voilà, grossièrement résumée, la teneur de cette soirée si fidèle à son titre. Dans un décor *arte povera* de grandes tables roulantes et de parois mobiles, il s'agira pour les neuf acteurs du *Théâtre du Radeau* de nous restituer des bribes de textes accompagnées de musiques, le tout choisi à l'évidence comme emblèmes de la valeur « *culture savante* ».

Kleist, Marlowe, l'Arioste, Shakespeare, Le Tasse, Molière, Ovide, Euripide entre autres pour les voix ; Beethoven, Gluck, Haendel, Schubert, Verdi, Xenakis pour le son diffusé par une bande-son tantôt salie, tantôt tournant en boucle. À en croire les directives du programme (mais doit-on se fier à cette sorte de palabre ?), l'intention revient à « *laisser surgir une mémoire involontaire, passive mais obsédante, qui devient lieu de jonction, pour le spectateur, un lieu où il aurait déjà été, un rappel, un instant qui se répète, se repropose à la mémoire* » (texte liminaire de Jean-Paul Manganaro). On n'insistera pas sur la nature strictement tautologique du propos. On préférera se laisser porter, en effet, par ce qu'on perçoit le plus clairement : deux heures de prélèvements au rayon « sublime » de la bibliothèque occidentale, sous-section « *héroïsme, amour et mort* », le tout livré aux accents d'une déclamation appuyée et souvent éraillée. Pas déçus du voyage, les migrants du samedi soir ?

Il est vrai qu'on est d'abord saisi par la beauté de ces textes et de ces musiques d'anthologie. Tanguy connaît ses classiques. Et il y a quelque chose de réjouissant dans le surgissement continu de proses et de vers français, italiens, espagnols, anglais, allemands. Quelque chose qui entraîne, dans tous les sens du mot, à une forme de

reconnaissance. On se risque d'ailleurs, presque malgré soi, au jeu des hypothèses : qui a pu peindre cette montée d'un quadriges sur fond de soleil levant ? Cette scène de massacre ? Cette évocation de Troie ? Mais bien vite, les plus avertis baissent les bras. On n'est tout de même pas venu pour un *quiz* ! C'est exactement au moment où un cavalier juché sur un cheval de chiffon est venu déclamer son morceau en espagnol. On l'a pris un instant pour Don Quichotte. Erreur ! On saura plus tard que c'était à tort.

Peu à peu, cependant, se fait jour autre chose que de l'adhésion. Une forme de malaise, peut-être, doublée d'agacement. Ce décor de grenier, d'arrière-boutique ou de remise, ces cadres vides, ces placards déglingués, qu'ont-ils affaire avec Euripide ? La réponse n'est que trop claire : ils illustrent la mise au rebut de tout ce qu'on entend là. Et comme si le décor ne suffisait pas, l'action, la gestuelle, les costumes redoublent le propos. À peine un quadrille s'esquisse-t-il entre quelques personnages fagotés à l'ancienne, qu'il dégénère du côté du Grand-Guignol et du combat d'ivrognes. Avant que tel autre ait achevé sa tirade, on l'a emporté prestement en coulisse : c'était un fou qui se prenait pour Lear. Le sens devient alors limpide – il sera martelé de la manière la plus morne jusqu'au dernier tableau : ces textes coupés de tout, surgis de nulle part, vite remis au placard et comme désencadrés, n'étaient que les accessoires d'un monde en ruine. Vous vous êtes laissé prendre au sublime ? Nigauds naïfs et nostalgiques : c'est le grotesque et la dérision qu'il fallait entendre. Haendel, Verdi, Schubert ? Musiques d'ambiance, convoquées seulement pour mieux faire vendre la camelote. Écoutez bien : elles radotent, elles aussi. S'il restait un doute, la thématique funèbre qui fait le lien entre presque tous les textes suffira à le dissiper. Ce que vous avez sous les yeux et dans les oreilles n'est qu'un monde en décomposition.

Air bien connu, ressassé à l'envi, de nos jours, par les nantis de la culture, ceux pour qui le désenchantement est devenu une pause, la dérision un fonds de commerce et le grotesque une forme de dandysme. Il est joué ici sur un mode particulièrement retors. Car si chacun de nous est invité, dans un premier temps, à s'émerveiller de la beauté des choses qu'on lui sert, c'est pour être mieux pris au piège de son propre idéalisme. Chaque tirade achevée dans le ricanement est un coup porté contre les gogos au rang desquels nous avons d'emblée été assignés. Tout sombre dans la sinistre farce d'un second degré généralisé. Tout, spectateurs bernés, textes tronqués, musiques défigurées. Tout sauf, bien sûr, l'orchestrateur de cette mascarade héroïque qui seul en sort indemne, glorieux, rémunéré.

Le propre du second degré, c'est sa labilité. Non qu'il permette à celui qui l'adopte une plus grande lucidité. Mais glissant entre les points de vue, il échappe comme savonnette aux mains de la critique. S'abandonner, dans le cas présent, aux délices du sublime, reviendrait à s'aveugler sur son traitement grotesque. S'en prendre, inversement, à la destitution des emblèmes de la culture savante, ce serait tomber dans le panneau du conservatisme. De part et d'autre, le discours est parfaitement bordé. Et c'est bien là le plus symptomatique : comme ailleurs, comme le *Tree* de McCarthy et comme presque toutes les manifestations de l'art en ce temps médiatique, l'événement prédispose les discours qui serviront à le commenter. Il se situe sur la crête d'un antagonisme moins logique que social : celui qui oppose, en gros, les fervents et les réticents. Du haut de cette pointe, il dessine et contrôle le paysage des opinions toutes prêtes. On dirait même qu'il n'est que le produit de ce binarisme, l'écume de ces vagues contraires. À perte de vue, on pourra adorer ou s'indigner, crier au génie ou à l'imposture. Les positions sont tracées, les phrases déjà écrites : si tu n'es pas d'un bord, tu es de l'autre. Injonction de

choisir son camp !

L'ennui de tels événements (fort peu événementiels, en vérité, puisque prévisibles de bout en bout), c'est donc qu'ils constituent autant d'assignations dans la pensée. Même la contestation, le scandale, la dérision figurent au grand registre des options balisées par l'œuvre. Sous un dehors de liberté, elle a soigneusement délimité le champ verbal et conceptuel. L'invention est homothétique à ce qu'on peut en dire. Ce qui revient à admettre qu'il n'en reste rien à dire qui ne relève du conformisme.

Sur le chemin du retour, je repense aux trois jeunes goguenards de l'arrivée. Ils ont quitté leur poste, à présent. Mais je comprends que leur sollicitude (« *Par ici le théâtre !* ») en savait long sur ce qui nous attendait, et plus lointainement, plus confusément, sur un certain partage du monde symbolique. « *Allez donc applaudir la mise en pièce de vos idoles, murmuraient-ils. Nous, nous restons sur le pas de la porte à cultiver les nôtres.* »

Christian Doumet, professeur à l'Université Paris 8, directeur de programme au Collège international de philosophie, a publié des livres de poèmes, des essais sur la poésie et la musique et des récits. Derniers ouvrages : *La Dérison poétique des philosophes* (Stock, 2010), *Trois huttes* (Fata Morgana, 2010), *De l'art et du bienfait de ne pas dormir* (Fata Morgana, 2012) et un recueil de poèmes : *La Donation du monde* (Obsidiane, 2014)